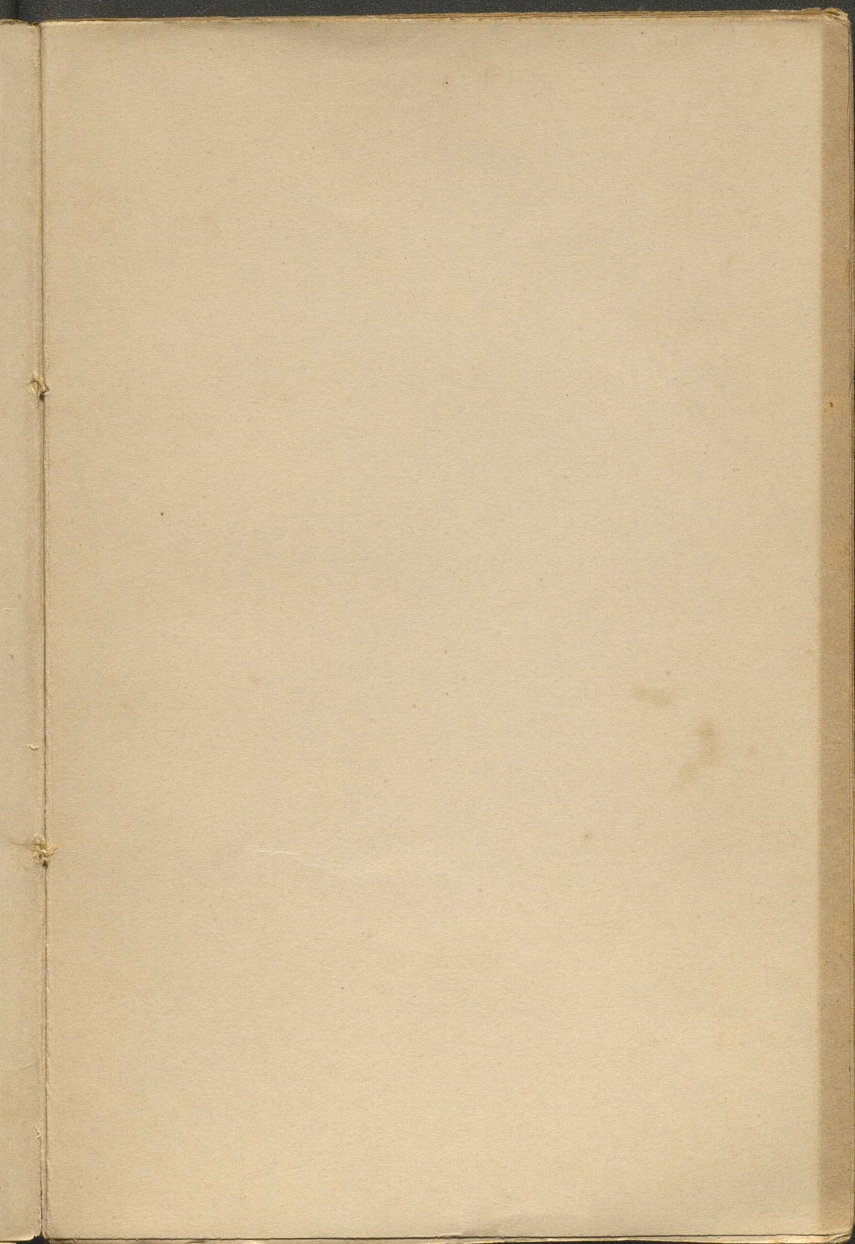


E. CLÉMENTEL

L'ÂME CELTIQUE

Conférence faite à la Société des Amis de l'Université
d'Auvergne.



E. CLÉMENTEL

BIB

1695

L'ÂME CELTIQUE

Conférence faite à la Société des *Amis de l'Université
d'Auvergne*.

BU LETTRES



D

092 2148440

29107-51-A

J'ai tout d'abord hésité à accepter l'invitation qui m'était faite par le bureau de votre Société, me demandant s'il ne serait pas téméraire de ma part de venir prendre la parole dans ce Palais des Facultés, où hier encore, me semble-t-il, je venais comme élève, dans cette salle où vous êtes habitués à entendre les éloquentes conférences de nos maîtres.

Je me suis cependant décidé, espérant que vous me tiendriez compte de mon

inexpérience et poussé par le vif désir de vulgariser un peu les études celtiques dans notre pays où elles devraient être populaires et où elles sont encore presque inconnues.

Au moment où notre ami, M. Emmanuel des Essarts, au nom du Comité du monument de Vercingétorix, demande à la France entière de s'unir à nous pour glorifier celui qui personnifia la Patrie naissante, l'heure m'a semblé propice pour vous parler des traditions lointaines qui ont formé la pensée nationale et par l'Ame Celtique ont créé l'Ame Française.

L'Ame celtique ! Ces mots n'ont-ils pas une sorte de charme troublant ? N'éveillent-ils pas en nous toute une mystérieuse poésie ?

Ils semblent avoir une puissance évocatrice inexplicable et font surgir, du fond de nos mémoires, tout un cortège de souvenirs.

C'est d'ailleurs plus qu'un symbole ou une image qu'ils expriment, mais une réalité vivante.

Permanence de l'âme celtique

Synthèse des croyances, des pensées, des aspirations, des vertus et des défauts même du peuple français, l'âme celtique paraît dans l'histoire comme une entité spirituelle dirigeant librement, au milieu des luttes et des souffrances, son évolution vers le progrès.

Depuis qu'elle s'affirma pour la première fois, dans la grande guerre de l'Indépendance, elle a survécu aux défaites et, après s'être assimilé les qua-

lités de ses vainqueurs, elle semble encore aujourd'hui former la conscience même de la France.

C'est elle qui, à l'heure des dangers, a su communiquer au cœur des défenseurs de la Patrie la fièvre guerrière des combattants de Gergovia. C'est elle aussi qui inspira l'amour de la liberté et les grandes idées humanitaires à la France, lorsqu'au milieu de ses déchirements elle enfanta le monde moderne.

Comme le disait en effet La Tour d'Auvergne, dans ses *Origines gauloises* : « La Révolution française fut » comme le réveil de l'esprit celtique, » comme le retour sur la scène de notre » véritable génie national. »

dans l'âme française

Ce génie national est notre force et notre espoir, et, à l'heure des incertitudes, c'est vers lui qu'il faut nous

retourner pour demander la route à suivre.

Au milieu de la mêlée confuse des intérêts matériels, tandis qu'on nous montre l'avenir comme le triomphe de l'égoïsme et qu'on nous demande de devenir des Anglo-Saxons, il nous dit de rester Français et d'appliquer nos efforts à améliorer nos qualités et nos vertus nationales.

Ces qualités et ces vertus furent celles de nos pères et, en renouant de proche en proche la chaîne de la tradition, c'est jusqu'aux confins de notre histoire, dans l'Ame celtique elle-même, qu'il faut aller chercher leurs racines profondes.

Auvergne

Comme l'Armorique, notre pays, l'Arvernien, « la Haute Demeure », a gardé la trace du génie rêveur de nos ancêtres.

L'Ame celtique semble y survivre encore, comme survit dans la forêt de Brocélyande celle de l'enchanteur Merlin, le Barde endormi par Vivianne.

Vous avez dû, comme moi, la sentir présente si vous vous êtes arrêtés un jour devant ces pierres gigantesques qu'on rencontre parfois au versant de nos collines et qui depuis vingt siècles gardent le souvenir du culte des Gaulois.

Autour d'elles, la solitude se fait plus grande, le site plus sauvage, le souffle de l'invisible nous enveloppe et il semble que des voix inconnues s'élèvent des forêts prochaines et viennent murmurer à notre oreille les secrets des siècles oubliés.

Mais l'Auvergne, qui fut la plus puissante des confédérations celtiques, a

gardé plus que ces souvenirs épars que seule l'imagination peut recueillir.

Comme les landes de la Bretagne, ses montagnes et ses hauts plateaux ont conservé la race vaillante et forte qui 11 Race forma l'élément primordial des nations celtiques, ainsi que l'ont prouvé les travaux de Broca et de nos compatriotes MM. Roujou, Grasset et Bouchereau.

Race

Quelle est cette race à la chevelure brune, à la taille peu élevée, au caractère grave et mélancolique, si différente du type gaulois devenu classique, et d'où vient-elle ?

Selon la théorie la plus généralement admise, elle est une des branches de la grande famille Aryenne, celle qui, avec la branche Kaldéenne, conserva le mieux les grands enseignements que se trans-

11 branch

mettaient les patriarches iraniens avec la mystique doctrine des Védas.

C'est vers l'an 2000 avant Jésus-Christ que la branche celtique, avant-garde de l'invasion indo-européenne, quitta les hautes régions du plateau de Pamir et les vallées des affluents de l'Oxus et prit la route que lui traçait le soleil dans sa course vers l'Occident.

Essaimant sur son passage, elle recula toujours devant le flot sans cesse renouvelé des invasions, repoussée par les races germaniques à travers les steppes de l'Europe orientale, les vallées du Danube et du Rhin jusqu'aux rives de l'Atlantique.

Les contrées où les Aryens durent arrêter leur marche à l'extrémité du continent n'étaient pas inhabitées. Ils les trouvèrent occupées par des races

dont la genèse se perd dans le mystère de la nuit préhistorique, et qui vinrent sans doute, depuis bien des millénaires, abriter leur faiblesse dans les cavernes de nos montagnes et sur les frêles pilotis de nos lacs.

Qu'ils soient autochtones, qu'ils soient venus eux-mêmes de l'Orient, ou qu'ils soient les survivants des Atlantes, débris d'une civilisation antérieure et d'un continent englouti, ce qui est certain, c'est que les Ibères et les Ligures occupaient depuis longtemps l'Europe occidentale lors de l'arrivée des premiers Celtes.

Ils possédaient déjà une civilisation, une langue toute différente des langues aryennes, et ce sont eux sans doute qui élevèrent les monuments mégalithiques.

De nombreux auteurs, dont plusieurs s'appuient sur les révélations de l'occul-

tisme indou, ont même affirmé que les migrations orientales du xx^e siècle n'auraient pas eu lieu et que les Celtes, descendants directs des Atlantes, seraient les pères de la civilisation de tous les peuples (1).

2^e branche

VI^e siècle
Gaël
Ce qui est certain, s'il n'y eut pas identité d'origine, c'est que la fusion entre ces races s'était opérée depuis longtemps pour former la race celtique, lorsqu'au vr^e siècle avant l'ère chrétienne se produisit l'invasion des Gaëls ou Kymris.

Les nouveaux venus étaient les frères d'origine des premiers Celtes aryens ; mais partis eux aussi du berceau commun, il semble qu'ils se soient arrêtés

(1) Cailleux : *Origine celtique de la civilisation de tous les peuples.*

longtemps dans les régions du Nord pour en rapporter avec la chevelure fauve et la haute stature, le casque ailé des guerriers du Walhall et le glaive sacré de Siegfried.

Courageux comme l'étaient déjà leurs devanciers, mais avec plus de forfanterie et de témérité, plus prompts à l'enthousiasme comme aussi plus sujets au découragement, amoureux de la vie guerrière et des vastes entreprises, ils entraînèrent bientôt les tribus militaires de la Gaule dans ces expéditions lointaines qui portèrent son nom de l'Océan au Pont-Euxin, de la mer du Nord à la Méditerranée.

Leur éclatante beauté, leurs riches parures, le luxe de leurs armes et de leurs chars plaqués d'argent, les brillantes couleurs de leurs vêtements, l'exaltation qu'entretenaient dans leurs camps les chants des Bardes qui sui-

vaient les armées la harpe à la main, tout cela fascina et éblouit à tel point les Romains et les Grecs, que les descriptions de la plupart des auteurs classiques semblent se rapporter à eux seuls et ignorer la grande masse laborieuse attachée au sol.

Cet élément nouveau de la race pénétra les anciens, et c'est à leur union intime qu'accéléra le génie expansif des Gaëls qu'est dû le type des Celtes-Gaulois en qui nous reconnaissons nos ancêtres, ce peuple formé de qualités diverses et souvent opposées, « toujours suspendu, dit Renan, entre un sourire et une larme. »

C'est à ces ancêtres, dont la France a trop longtemps semblé rougir, sur la foi des appréciations intéressées et superfi-

Renan

cielles de quelques auteurs romains,
que nous devons le fondement de notre
patrimoine intellectuel et moral.

La Tradition celtique

D. Martin

Au siècle dernier, en 1727, un disciple de Montfaucon, Dom Martin, allant à l'encontre des idées établies sur l'état de barbarie de la Gaule avant la conquête romaine, commença la réhabilitation morale du monde celtique, montrant dans la « *Religion des Gaulois* » un fonds primitif de pures croyances qu'il fait dériver de la tradition biblique et de la religion des anciens patriarches.

D. Martin

Pelloutier

— 20 —

Mais Dom Martin, ainsi que Pelloutier qui continua son œuvre dans « *l'Histoire des Celtes* », ne tiraient leurs documents que des écrits des Romains et des Grecs, ignorant la source vivante où nous puisons aujourd'hui.

Cette source, qui est celle de la tradition ininterrompue, était tarie chez nous depuis longtemps.

La persécution des empereurs, aussi implacable pour les Gaulois que pour les chrétiens, avait poursuivi sans relâche dans notre pays ceux qui conservaient les coutumes nationales, et pour assurer son triomphe, la politique romaine dut exterminer les Druides qui cachaient dans les forêts sacrées leur amour de l'indépendance.

Un foyer permanent de civilisation

Pelloutier

celtique a subsisté au contraire au milieu de la Grande-Bretagne, dans le Pays de Galles, dont le nom indique l'étroite parenté avec l'ancienne France.

Ce petit pays sut résister pendant des siècles à la pénétration des Anglo-Saxons et des Anglo-Normands et garder presque intactes ses anciennes coutumes.

Aujourd'hui encore, il a conservé au cœur de l'égoïste et prosaïque Angleterre sa physionomie poétique de terre gauloise.

L'institution des Bards y a survécu et leurs associations y ont conservé une puissante vitalité, parce qu'ils se firent les guides du peuple et se mirent à la tête du mouvement religieux et philosophique lorsque les Druides perdirent leur influence prépondérante.

Les Bardes

Les tournois poétiques qui réunissaient les chanteurs à la harpe d'or dis-

parurent au vi^e siècle, mais depuis lors jusqu'à nos jours, les assemblées bardiques ou « Eistedfod » ont continué à se tenir tous les ans dans certaines villes du pays de Galles.

Ce sont ces assemblées, qui, remontant à l'époque du celtisme classique, si je puis m'exprimer ainsi, conservèrent sans le rompre le fil de la tradition et permirent d'attribuer une certaine autorité au vaste recueil des enseignements donnés dans les initiations d'autrefois et conservés sous le nom de « Barddas » — ou « Instituts des Bardes. »

Histoire des Instituts des Bardes

Le manuscrit original des « Instituts des Bardes » conservé dans la bibliothèque de Llan-Huran en Clamorgan, porte la date de 1680.

Cet ouvrage fut le résultat d'un travail de refonte dû à Edward Dawys qui fit approuver son livre dans le Congrès de 1680, et le fit contresigner par quinze bardes qui se portent garants des maximes qu'il contient.

La préface de ce manuscrit est de Llyvelyn-Sion, rédacteur d'une collection antérieure qui indique que les matériaux dont il s'est servi lui-même ont été puisés par lui dans un travail fait précédemment par Meirig Davydd.

L'autorité des préceptes enseignés par ce dernier barde était considérable, le Congrès de Caerdyv les ayant sanctionnés de son vivant en 1529.

En 1794, le barde Edward Williams, publia, sous le nom de « *Mystère des Bardes* », quarante-six triades ou tercets extraits du manuscrit authentique d'Edward Davydd, et dont la réunion constitue un système complet sur Dieu,

sur la loi morale et les destinées humaines.

En 1801, Owen Jones donna sous le nom « d'Archéologie de Myvir » un recueil des traditions les plus anciennes du pays de Galles complétant le « Mystère des Bardes. »

A peu de temps de là, Edward Davies et le grand historien Sharon Turner affirmèrent que les vieilles poésies recueillies par Edward Williams et Owen Jones étaient bien les débris authentiques de la philosophie des Druides.

En France

Ces travaux si intéressants pour nous puisqu'ils projettent la lumière sur la civilisation de nos aïeux furent longtemps à pénétrer en France.

Ils étaient ignorés des fondateurs de l'Académie celtique qui vécut si peu,

inconnus de Jean Reynaud lorsqu'il écrivit ses premières œuvres montrant la grandeur de l'idéal philosophique et religieux de la Gaule « qui semble, dit-il, remplir dans l'histoire une mission divine et dont l'apostolat se perpétue presque sans défaillances à travers les siècles. »

Ce n'est qu'en 1853 que la publication d'une traduction du « Mystère des Bardes » et le commentaire philologique de Pictet qui l'accompagnait, vinrent assurer des fondements à la belle théorie de Jean Reynaud, théorie qu'Henri Martin fit ensuite concorder avec les données de l'histoire.

Traditions armoricaines

Nos traditions armoricaines purement orales n'ont pas apporté de confirmations historiques aux traditions galloises.

Pictet - Reynaud - Henri Martin

Cependant leur poésie originale attira vers leur étude Emile Souvestre et Hersart de la Villemarqué qui rechercha dans les chants des Bardes l'origine du Cycle épique de la Table-Ronde, et sut éclairer d'un jour nouveau les figures légendaires d'Arthur et de ses chevaliers, de Tristan et Yseult, de Perceval le Gallois et de Merlin « au gracieux visage. »

Cette poésie, exprimant dans un rythme qui fut celui de nos trouvères les ardeurs de l'amour chevaleresque avec sa pureté de sentiment et son esprit de sacrifice, est une fleur éclosée près des fontaines merveilleuses et des forêts enchantées des légendes celtiques.

C'est elle que Brizeux semblait devoir rénover si la mort le lui avait permis.

*Souvestre
Hersart de la Villemarqué*

Études celtiques en
France

Pour comprendre ce que furent les peuples gaulois, pour fixer les traits principaux de l'Ame celtique, il ne faut pas se contenter des renseignements fragmentaires des auteurs classiques comme l'ont fait de préférence de Belloguet dans *l'Ethnogénie gauloise*, Desjardins dans sa *Géographie historique de la Gaule*, Jules Leflocq dans ses *Études de Mythologie celtique*, et tant d'autres écrivains.

Il faut aussi et peut-être même avant tout recourir aux informations directes que nous offrent les traditions des peuples d'origine celtique.

C'est ce que fait avec l'autorité d'un

Belloguet Desjardins - Leflocq

maître, M. d'Arbois de Jubainville qui depuis 1882 occupe la chaire de celtique au Collège de France, et dont les cours réunis en huit volumes forment déjà l'un des monuments de science historique les plus importants de ce dernier quart de siècle.

Il continue à alimenter cette source féconde avec le concours de quatre jeunes savants, MM. Dottin, Duvau, Grammont et Loth, en traduisant les anciens récits épiques irlandais dont certains remontent aux temps qui ont précédé le christianisme et en contrôlant leur authenticité par la philologie.

Sa méthode de travail est celle de tous les celtisants modernes parmi lesquels je citerai mon ami M. Ernest Bosc, l'auteur d'une remarquable *Histoire des Gaulois*, qui prépare en ce moment un nouveau livre sur l'occultisme dans les Gaules, M. Léon Denis, l'éminent au-

d'Arbois de Jubainville
Bosc

teur d'*Après la Mort*, M. le docteur Maurice Adam, le fondateur de l'*Union celtique*, et les rédacteurs de la *Revue celtique* fondée depuis 1870 par M. Gaidoz, professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes.

Il faudrait plusieurs volumes, pour analyser les travaux des auteurs classiques, des écrivains et des savants modernes sur les croyances et la civilisation des Celtes.

Mais devant me borner au cadre étroit qui m'est imposé par cette conférence, je ne pourrai qu'esquisser ce travail et devrai laisser dans l'ombre bien des points importants.

La religion celtique

La base de toute civilisation est la religion que lui donnèrent ses initiateurs.

Les écrits et les monuments religieux conservés pieusement par les générations successives comme des choses sacrées sont les seuls souvenirs qui nous soient restés des âges très reculés, et cependant ils suffisent à nous faire connaître les mœurs des grandes nations de l'Antiquité.

Les Hébreux nous sont révélés par la Genèse, l'Inde par les Védas, la Perse

par le Zend-Avesta, la Chine par les Kings, l'Egypte par le Livre des Morts.

C'est également par leur religion, l'une des plus grandes de l'antiquité, que nous pénétrons le mieux les profondeurs de l'Ame des Celtes-Gaulois.

Nous les verrons s'y élever aux conceptions métaphysiques les plus idéalistes et y planer à des hauteurs restées inaccessibles aux Grecs et aux Romains.

L'Homme des premiers temps n'a pas été conduit à la conception des grandes idées religieuses par des pressentiments obscurs et des craintes vagues écloses dans une imagination d'enfant.

Il semble qu'à peine sortie de ses

langes son intelligence ait reçu une mystérieuse révélation bien antérieure à celle de Moïse, et dont les principes essentiels se retrouvent au fond de la pensée de tous les peuples aryens.

La Révélation

Ces principes se résument en trois termes essentiels :

Les 3 principes

Unité primitive de la Puissance Divine; Immatérialité de Dieu; Immortalité de l'Ame.

Pour bien des peuples ces notions s'obscurcirent vite, mais elles restèrent la parole de vérité pour ceux qui conservèrent au milieu d'eux des représentants des grandes initiations d'autrefois.

Comme les patriarches et les prophètes, comme les Brahmes et les Mages, les Druides étaient les dépositaires de la science divine et humaine, et ce sont leurs mains qui ont pétri le cœur et façonné l'esprit des races celtiques.

Druides

Influence de la philosophie celtique sur les
— 34 —

Leur influence s'étendit même sur tout le monde classique, s'il est vrai, comme l'affirment Diogène Laërce, saint Clément d'Alexandrie et saint Cyrille, « que la philosophie celtique fut une des » principales sources de la philosophie » grecque et l'inspiratrice directe de » celle de Pythagore ».

*Enseignement
des druides*

Toute la jeunesse pensante de la Gaule était confiée aux Druides « qui retenaient parfois leurs élèves pendant vingt années dans leurs écoles perdues au fond des forêts (1). »

Métaphysique

Ils ne se bornaient pas à l'étude de la métaphysique qui était leur science favorite, mais initiaient leurs disciples à toutes les sciences.

Encyclopédisme

Aussi, l'étendue de leur enseignement, véritable encyclopédie qu'ils transmettaient de génération en génération, étonnait l'antiquité.

(1) Méla.

*D. Laërce - St Clément - St Cyrille -
Méla*

« Si les Druides ne savent pas tout, disait Aristote, qui donc peut le savoir ? »

Aristote

Malheureusement ils eurent pour souveraine loi de cacher aux profanes les dogmes qu'ils enseignaient, et ils prêtaient solennellement le serment de ne pas enfreindre cette réserve au moment d'entrer « dans la vaste confrérie » d'initiés et d'affiliés où ils étaient les « enfants solidaires d'une même famille (1). »

Entièrement secret

« Cette crainte de voir leur science » se répandre et leurs mystères se divulguer (2) » nous a privés du livre admirable qui aurait contenu l'exposé de leurs croyances.

Cependant, en dépit de quelques obscu-

(1) Ammien Marcelin. }
(2) J. César. }

2.

rités, les citations des auteurs classiques, jointes aux documents néo-celtiques, permettent de découvrir la synthèse de leur philosophie religieuse.

Unité de l'Être suprême

La grande vérité qui la domine est la doctrine de l'unité de l'Être suprême, doctrine que saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, mentionne avec celle de l'Inde comme très rapprochée du monothéisme chrétien.

Monothéisme

Ce monothéisme était une idée fort au-dessus des conceptions générales des Grecs et des Romains, aussi ne faut-il pas nous étonner de n'en pas trouver l'affirmation précise dans les historiens classiques.

Cependant des passages d'Aristote, d'Alexandre Polyhistor, de Jamblique, de Plutarque et de César lui-même, ont

St. Augustin
Aristote
Alexandre Polyhistor
Jamblique
Plutarque - César

paru à Jean Reynaud et à Henri Martin s'y rapporter assez nettement. Saint Clément d'Alexandrie et saint Cyrille semblent corroborer ces témoignages, et Origène, d'accord en cela avec Celse, déclare « que les Druides de la Gaule » professaient des croyances tout à fait » conformes aux doctrines des Juifs ».

Quant aux documents néo-celtiques, ils ne prêtent pas à équivoque et contiennent l'affirmation certaine de la foi monothéiste des anciens Gaulois.

C'est ainsi que Taliésin, dans l'invocation mystique contenue dans l'élégie sur la tombe de Dylan, s'écrie :

« A toi, j'adresserai ma prière, ô Dieu,
» père des hommes, gouverneur du
» monde, à toi qui règnes sans contrôle;

Celse - origène

» puisse le Créateur miséricordieux nous
» embrasser dans sa miséricorde. »

Les triades du « Mystère des Bardes »
contiennent d'une manière aussi précise
le dogme d'un Dieu unique, absolu et
parfait.

Il suffit d'en lire quelques-unes pour
s'en convaincre :

3 unités

« Il y a trois unités primitives, dit la
» première triade, et de chacune il ne
» saurait y avoir qu'une seule ; un Dieu,
» une vérité et un point de liberté. »

« Trois choses prévaudront néces-
» sairement, continue la neuvième ; la
» suprême puissance, la suprême intelli-
» gence et le suprême amour de Dieu. »

La dixième ajoute : « Les trois gran-
» deurs de Dieu : vie parfaite, science
» parfaite, puissance parfaite. »

Le Vide

Enfin on y trouve le concept grandiose
de « Ceugant », le Vide suprême, le
cercle sans limites que peut seul remplir

Dieu infini. Ce Dieu infini, c'est le Père céleste de l'Evangile, c'est le Parabrahm des Indous, l'En-Soph de la Kabbale.

On objecte, il est vrai, que quelques auteurs anciens, entre autres César, nomment plusieurs dieux gaulois. Mais cette objection n'a pas grande portée.

D'une part, ces auteurs ne connurent guère que les provinces méridionales de la Gaule, contaminées depuis longtemps lorsqu'ils écrivaient, par le polythéisme phénicien et romain, tandis que les Celtes du Nord avaient gardé les croyances primitives en l'unité de Dieu qu'ils nommaient « Bé-Il », ce qui signifie : « la Vie en toute chose » ou « la Source des êtres ».

En appliquant même à la Gaule entière la version de César, il faut remarquer qu'après avoir nommé plusieurs dieux, il parle d'un Dieu que les Druides

Polythéisme

Bé-Il

considèrent comme Dieu suprême et créateur, père de tous les Gaulois.

Au surplus Teutatès, Esus, Taranis, Bélénus, etc., ne sont sans doute pas des dieux différents. On peut croire plutôt que les Celtes ont voulu donner ainsi à Dieu des noms divers représentant chacun de ses attributs. Teutatès paraît signifier en effet « la suprême puissance », Esus « le tonnerre vengeur », Taranis « l'arbitre des combats », et Bélénus « la lumière qui donne la vie ».

C'est ainsi que parlaient les Védantins, comme le prouve cette strophe du Rig-Véda : « Cet être divin s'appelle Indra, » Mitra, Varouna, Agni; il est aussi le » céleste Garoutmat aux ailes rapides, » car les sages donnent à l'*Être unique* » plusieurs noms. »

L'idée de l'Absolu était peu accessible à la pensée de la foule qui, dans ces temps reculés, devait s'imaginer difficilement l'Être créateur et conservateur de l'univers.

Pour faciliter à cette foule l'adoration de l'Être infini, les Druides durent trouver un objet matériel visible et choisirent le soleil.

Le soleil

On pouvait vénérer ce symbole et cette émanation de la Divinité sans aucune idolâtrie, comme le vénérât saint François d'Assise lorsqu'au soir d'une de ces radieuses soirées d'automne de l'Ombrie, il composait le cantique des créatures et chantait son hymne d'amour au « frère Soleil ».

Et cependant, pour éviter toute confusion et prévenir les superstitions du peuple, les Druides donnèrent au soleil

le nom de « Grian » ou « Gré-Iné », qui signifie « la nature » ou « l'essence du feu ».

Les de temple - Les d'anthropomorphisme

S'il était besoin de preuves nouvelles de la foi des Celtes-Gaulois en l'unité de Dieu, n'en trouverait-on pas, et des plus puissantes, dans leur conception de son immatérialité et de son immensité, conception si vive qu'elle leur faisait repousser comme sacrilège sa représentation sous la forme humaine et leur défendait d'enfermer son culte dans les murs étroits d'un temple.

Ils adoraient « en esprit et en vérité », et l'Evangile nous dit que cette forme d'adoration est la plus élevée et la plus pure.

L'œuvre de Dieu, la nature, leur était sacrée, et dans un symbolisme

poétique ils avaient choisi pour sanctuaires les clairières des forêts où le chêne majestueux était l'emblème de la divinité. Ils associaient à leur culte les lacs dont l'immobilité bleue reflétant le ciel représentait le calme de l'infini ; le gui dont le feuillage toujours vert leur parlait d'immortalité, et la verveine prophétique, la plante pure et sainte des vierges mystérieuses de l'île de Sein, « l'émeraude des mers », ce sanctuaire légendaire des Druidesses que le pied de l'homme ne devait jamais effleurer.

Ils y associaient aussi les monuments mégalitiques, souvenirs des races pré-celtiques qui voulurent sans doute, en remuant ces masses imposantes, montrer que les hommes avaient enfin, par le groupement de leurs forces solidarisées, dompté les forces aveugles de la nature.

En sacrifiant sur ces autels de pierre

le chêne
le chêne

le lac

le gui
verveine

brute, ils obéissaient à ce commandement de la loi de Moïse : « Si tu » fais un autel de pierre, tu ne le bâtiras » pas avec des pierres taillées. »

les sacrifices

Ce sont les sacrifices dont ces monuments gardent le souvenir qui contribuèrent à créer, autour des Celtes-Gaulois, cette légende absurde de barbarie qui les fit si longtemps méconnaître.

Le fanatisme qui les suscita ne fut pas le fait de la race celtique seule ; « tous les peuples de l'antiquité, a dit un historien, portent au front cette tache sanglante. »

D'ailleurs les sacrifices humains commençaient à devenir fort rares du temps de César, et, à l'époque où écrivait l'historien Méla, ils n'étaient déjà plus qu'une légende.

D'autre part, les témoignages de Diodore de Sicile et de Lactance tendent à

Lactance

démontrer que, lorsque les victimes n'étaient pas des criminels ou des prisonniers de guerre, elles étaient des victimes volontaires s'offrant en holocauste à Dieu, non-seulement avec résignation, mais avec l'enivrement du sacrifice et les joies surhumaines du martyre.

Les excès de cette folie mystique sont regrettables sans doute, mais ils montrent quelle était l'ardeur de la foi de nos pères, cette foi pour laquelle ils savaient souffrir et mourir, et dont César effrayé vit les terribles effets, « quand » Dumnorix se jeta sur les épées plutôt » que d'envahir l'île sainte ».

Ce n'est pas seulement sur l'autel du sacrifice qu'on s'immolait ainsi, mais

aussi « sur la tombe de ceux qui vous avaient aimé et qu'on avait chéri. » (1)

Immortalité

C'est une autre foi ardente, la foi en l'immortalité de l'âme, qui poussait les Celtes à cet acte, non de désespoir, mais d'amour, car l'idée d'une séparation par delà la mort ne leur venait même pas à l'esprit. La croyance en l'immortalité était pour eux comme un dogme national, l'un des traits distinctifs de leur génie et de leurs mœurs. Elle était même si vive « qu'ils se prêtaient de » l'argent payable après la mort, dans » un monde meilleur ». (2)

Cette croyance est l'origine de notre culte des morts et de la pieuse coutume que nous avons de fleurir les tombes de ceux qui, en nous quittant, ont emporté une partie de notre cœur.

(1) Méla.

ff

(2) Valère Maxime.

V. Maxime

les 3 parties de
l'être
humain

Ils considéraient, d'après Plutarque, l'être humain comme composé de trois parties : le corps, l'âme et l'entendement.

La séparation des deux dernières parties d'avec la première amène la mort ici-bas et, après cette séparation, l'âme reste revêtue d'une enveloppe aérienne, sorte de corps épuré, d'une nature subtile semblable au corps astral de nos occultistes modernes. C'est dans ce corps astral qu'il faut voir l'origine des ombres ossianiques et celles des mélancoliques croyances des paysans et pêcheurs bretons, peuplant de fantômes les nuits de tempête, près de l'enfer de Plogoff et de la baie des Trépassés.

La foi des Gaulois en l'immortalité de l'âme se complétait du dogme de la réin-

Reincarnation

— 48 —

42
carnation, que nous retrouvons dans le Rig-Véda et dans la religion de Zoroastre aussi bien que dans le Zohar des Hébreux, et dans les croyances des chrétiens des premiers siècles et notamment d'Origène, que saint Jérôme proclamait « le grand maître de l'Eglise après les apôtres ».

Ce dogme, affirme la persistance absolue de la personnalité au cours des vies successives et la possession après la mort, entre chaque épreuve, du souvenir de la longue chaîne des existences.

Si l'on en croit le témoignage de Jules César, de Diodore de Sicile et de Valère Maxime, les réincarnations auraient un champ limité, et les scènes diverses de l'existence d'une âme ne se dérouleraient que sur cette terre.

D. de Laub

Plutarque, et surtout Lucain, celui de tous les auteurs classiques qui a le mieux compris et traduit la pensée de nos pères, affirme au contraire que ces scènes ont pour théâtre des planètes différentes.

« Selon vous, dit ce dernier, en s'adressant aux Druides, les ombres ne se rendent pas dans les pâles royaumes de l'Érèbe. La même âme, dans une autre planète (*orbe alio*), régit d'autres membres. La mort, si ce qu'enseignent vos hymnes est certain, n'est qu'un milieu dans une longue vie. »

Ce passage de la *Pharsale*, commenté par les paroles du philosophe de Chéronée, est assez net pour faire entrevoir la grandeur des conceptions druidiques sur les destinées de l'âme, » qui s'élève, » dit Jean Reynaud, de sphère en sphère, » dans le cercle infini des migrations » éternelles ».

Les poèmes de Taliésin et les Triades

Lucain

bardiques confirment encore l'autorité des textes anciens. Nous retrouvons la doctrine de la préexistence et de la transmigration exposée de manière magistrale dans quelques-unes de ces brèves sentences où les Bardes gallois ont condensé la pensée celtique.

les 3 phases
d'existence

« Il y a trois cercles de l'existence, dit » la triade XII : le cercle de la région » vide (Ceugant), où, excepté Dieu, il » n'y a rien de vivant ni de mort, et nul » être que Dieu ne peut le traverser ; le » cercle de migration (Abred), où tout » être animé procède de la mort, et » l'homme l'a traversé ; et le cercle de » félicité (Gwynfyd), où tout être animé » procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel. » La triade XIII ajoute : « Trois états successifs des êtres » animés : l'état d'abaissement dans » l'abîme, l'état de liberté dans l'humanité et l'état de félicité dans le ciel. »

Pensée qu'achève la triade XIV: « Trois » phases nécessaires de toute existence » par rapport à la vie : le comment dans « Annoufn », la transmigration dans « Abred », et la plénitude dans Gwynfyd ».

Les triades suivantes complètent la théorie druidique de l'immortalité en établissant la loi morale qui règle les pérégrinations de l'âme.

Cette loi est une loi de justice qui donne pour but à la vie terrestre l'élévation morale par le travail et la souffrance. L'être humain, pleinement libre et pleinement responsable devant Dieu est le maître de son avenir. « Toute » action noble et vertueuse l'élève d'un » degré dans le progrès de l'existence; » toute action basse ou criminelle le fait » retomber dans un état inférieur. »

Loi morale

*But à la
vie humaine*

Liberté

Ce sont les grands principes philosophiques et moraux qu'enseignaient ainsi les Druides et les Bardes, qui forment les solides assises des vertus civiques et domestiques des Gaulois.

*vertus
civiques*

La première de ces vertus civiques est la vaillance légendaire qu'attestent tous les auteurs anciens et que proclamait Mithridate, en termes si chaleureux, dans la harangue qu'il prononça avant de combattre les Romains.

vaillance

Le courage des Celtes-Gaulois, qui les faisait rejeter les armes défensives et

même combattre nus, par bravade et mépris de la mort, prenait ses racines dans leur certitude d'une autre vie où les joies les plus grandes étaient réservées à ceux qui mouraient pour la patrie.

Leurs vertus guerrières, héritage spécial de la race blonde, venue au VI^e siècle, sont restées nôtres; et nous nous reconnaissons dans cette impatience fébrile de l'attaque, qui nous a valu peut-être quelques défaites, mais à coup sûr bien des victoires.

« Si on les irrite, dit Strabon, ils marchent ensemble droit à l'ennemi et l'attaquent de front, sans s'informer d'autre chose. »

« Ils sont toujours prêts, ajoute-t-il, n'eussent-ils d'autres armes que leur force et leur audace. »

Leur armée se déployait sur le plus grand espace possible et, après avoir en-

Strabon

tonné le chant de guerre que les bardes venaient de composer dans les veillées du camp, ils s'élançaient sur les lignes ennemies avec une fougue indomptable et une sérénité d'âme que les plus cruelles blessures ne pouvaient altérer.

Ne redoutant que la chute du ciel sur leur tête, « dédaignant de fuir l'écroulement d'une maison embrasée (1), » bravant les tremblements de terre » et les tempêtes (2), passionnés pour » la guerre, apportant au service de » leur pays une forte poitrine, des » membres endurcis par le froid et par » un travail continuel (3) », ils devaient être naturellement portés à la vie aventureuse des combats, et la carrière des armes leur était chère entre toutes.

(1) Ellien.

(2) Aristote.

(3) Ammien Marcelin.

Idées
humanitaires

D'une race vouée au culte des idées, ils étaient de ceux qui mettent avec joie leur force au service des nobles causes.

Les idées humanitaires, la grande pensée de la fraternité avaient germé dans leurs cœurs, et ceux qui, d'après Strabon, « prenaient si volontiers la cause des » opprimés », étaient les précurseurs des héros de la chevalerie et des Français de tous les temps qui brûlent de prêter aux faibles l'aide de leurs bras et les ressources de leur charité à ceux qui souffrent.

On ne les voyait pas s'armer pour le pillage, et s'ils rapportaient des richesses en souvenir de leurs victoires, c'était pour les jeter, à leur retour, dans les lacs sacrés en guise d'hommage aux

mânes des guerriers et au Dieu des combats.

Leur amour de la guerre n'avait pour mobile que la gloire du nom gaulois; et l'amour de la patrie, qu'ils voulaient grande et fière, était le ressort le plus puissant de leur héroïsme.

gloire
patriotisme

Il en était un autre presque aussi puissant que le premier, l'amour de l'indépendance.

amour de l'indépendance

Cet amour de l'indépendance est resté l'un des traits dominants du caractère celtique. De même qu'il souleva la Gaule à l'approche des aigles romaines et qu'il prépara la déclaration des Droits de l'homme, il fait encore aujourd'hui la force de résistance qu'opposent les Gallois et les Irlandais à l'emprise des races conquérantes.

Il découle des principes philosophiques établissant la liberté personnelle à la base de la théorie de la responsabilité morale, principes qui ne sont que la traduction métaphysique de l'instinct de spontanéité et de personnalité.

Par une série de transformations, ces principes ont fait de notre pays le pays par excellence du droit individuel, et ont été la source de toute une philosophie spéculative et politique substituant la volonté de l'homme à la nécessité des causes et la volonté du peuple à la volonté de quelques-uns ou d'un seul.

le droit
individuel

la volonté

le peuple gaulois
contre la
féodalité

La volonté du peuple gaulois avait été longue à triompher de la féodalité qui se partageait le pays en petits royaumes, et ce n'est qu'à l'époque de la guerre de

l'indépendance que les idées émancipatrices fermentant depuis longtemps dans la masse, amenèrent la participation de tous au mouvement politique. C'est la foule qui désigna Vercingétorix et le soutint lorsque, malgré la noblesse arverne et malgré sa famille, il appelait le pays aux armes, et ce soulèvement populaire fut un véritable réveil national.

Ce soulèvement s'était ébauché et préparé dans les cités qui, d'après Strabon, tendaient de plus en plus à devenir des républiques pareilles aux républiques grecques. La passion politique, passion des luttes vaines et des discussions stériles y était née depuis longtemps.

« Tout le monde, dit César, est classé » en deux partis. Il n'y a pas de ville, » de quartier, de famille, où il n'y ait » deux opinions politiques. » « La nation entière, ajoute-t-il, est divisée » en deux grandes ligues. Les Eduéens

*Les républiques
gauloises*

Les partis

Strabon

» sont à la tête d'un parti et les Arver-
» nes de l'autre. »

Mais, comme à notre époque, ces querelles, pour si vives qu'elles fussent, ne faisaient bouillonner que la surface sans troubler le calme des masses profondes du pays. Malgré les apparentes divisions, l'union des ennemis de la veille s'affirmait dès que le foyer était menacé.

Le foyer

C'est que, pour les Celtes, le foyer, petite patrie de l'intimité, était sacré comme la grande patrie. Il était l'emblème du bonheur calme et sûr, l'école du devoir, le symbole de la société fraternelle qu'ils entrevoyaient déjà dans leurs rêves lorsqu'ils groupaient tous les membres d'une même famille sous

l'autorité patriarcale du chef du clan, l'aïeul vénéré.

Les vertus qu'ils acquerraient à l'école du foyer en faisaient des hommes de bien. Aussi, saint Clément d'Alexandrie a pu dire « que les mœurs des » Celtes étaient si pures qu'elles firent » donner à la Celtide le surnom de » République des Justes. »

C'est là qu'ils puisaient les grandes leçons de l'amour d'autrui dans l'exercice de l'hospitalité qui était traditionnelle dans leur pays, où, d'après Tacite et Diodore de Sicile, « chaque maison était » ouverte au voyageur qui pouvait » librement s'y installer et qui recevait » de son hôte, avant son départ, tout ce » qui était nécessaire pour la route. »

C'est là encore qu'ils apprenaient l'amour du travail qui fit leur richesse et rendit la Gaule si prospère « que la re- » nommée de cette prospérité, dit Josèphe,

*l'unité de
mœurs*

hospitalité

travail

Tacite

» se répandit dans le monde entier et
» alla jusqu'en Asie. »

Fidélité

La fidélité de l'épouse, loi inviolable de leurs mœurs conjugales, faisait la joie de cet intérieur, et l'on comprend le bonheur du guerrier, dont nous parle César, « venant revoir sa femme sous le toit » domestique où elle était restée avec » les enfants. »

La femme

L'âme du foyer était cette femme qui, ni achetée ni vendue comme dans la plupart des sociétés antiques, venait s'y asseoir librement après avoir choisi le compagnon de sa vie, en lui tendant à la fin d'un repas la coupe symbolique que la belle Gyptis présenta au chef des Phocéens, d'après la gracieuse légende de la fondation de Marseille.

Elle y était surtout l'éducatrice et élevait très bien, rapporte Strabon, ses enfants qu'elle adorait. Les enfants puisaient, dans l'éducation maternelle, le respect attendri de la femme, qui fut l'origine de la chevalerie française, et qui, dès ces temps lointains, avait fait conquérir par l'épouse une place assez large pour que ses droits soient les mêmes que ceux du mari.

Respect de la
femme

égalité de
droits

César constate en effet qu'à l'inverse de la femme romaine qui portait le joug d'une effrayante autorité maritale et dont le patrimoine devenait la chose du chef de famille, la femme gauloise gardait, par la communauté de biens, une certaine indépendance. — Elle devenait ainsi non l'esclave mais l'associée de l'époux, et, en comparant son état à celui de la femme chez les autres peuples de l'antiquité, on voit que c'est au foyer de nos ancêtres que s'affirma d'abord

le principe de solidarité et de justice
qui devrait être la règle absolue du ma-
riage.

Courage

Les femmes gauloises ne furent pas
seulement les fées de la maison. Elles
prenaient part quelquefois aux rudes
travaux de la guerre et accompagnaient
dans les expéditions aventureuses leurs
maris « qu'elles n'égalèrent pas seulement
par la taille mais par le courage. » Ce
courage transforma en héroïnes les Cam-
ma, les Eponine, les Chiomara et ces
femmes des Embrons que Plutarque
nous montre « essayant d'arrêter la fuite
» des leurs et disputant elles-mêmes la
» victoire aux Romains. »

*Tribunal
de
femmes*

Leur tribunal, qui existait encore
au temps d'Annibal et que Châteaubriand
a popularisé dans le poétique épisode
de Velléda, montre combien leur pa-

triotisme était éclairé et quelle confiance on avait dans leur justice.

Leur dévouement maternel, leur ardeur guerrière et la gravité du rôle de justicières et de prêtresses, dévolu aux plus nobles, ne détruisait cependant pas en elles le désir de plaire qui semble inné chez la femme celtique et qui distingue la femme française de toutes les autres.

« Elles portaient, disent Pline et Ju-
» vénal, des colliers et des bracelets,
» des diadèmes garnis de perles et d'or.
» Elles adoraient les bains parfumés,
» répandaient sur leur corps des es-
» sences précieuses, rougissaient leur
» chevelure avec de l'eau de chaux et
» utilisaient le fard. »

Le goût pour la parure et le luxe des vêtements était d'ailleurs général, aussi dit Ammien Marcelin, « on ne

3

Pline
Juvénal

goût de
plaire

» rencontra jamais dans la Gaule, ni
» homme, ni femme, quelque pauvre
» qu'ils soient, couverts de haillons,
» malpropres et en lambeaux. »

L'amour de la parure, joint à celui
des armes ciselées et étincelantes, fit
naître en Gaule l'art industriel qui, dans
l'orfèvrerie, l'argenture et l'application
de l'émail, atteignit à une rare per-
fection.

Mais l'art plastique se borna à ces ma-
nifestations, le peu de goût des Celtes
pour le confort dans l'intérieur et leur
mépris des temples et des représentations
matérielles de la Divinité les ayant éloi-
gnés de l'architecture et de la sculpture.

D'ailleurs ils recherchaient avant tout
ce qui manifestait le plus directement
les mouvements de l'âme, et les arts sub-
jectifs furent leurs arts préférés.

Le plus aimé de tous était la musique,

goût des
arts
subjectifs
Musique

cet art divin qui exprime l'inexprimable,
cet art qui berçait leurs douleurs et leurs
joies, enflammait leur courage et leur
foi aux chants des Bardes et aux accents
des hymnes sacrés.

A côté de l'amour de la musique,
ils plaçaient celui de l'éloquence et de
la poésie, poésie dont le vieil Ossian,
en chantant les exploits de Fingal et les
tristesses de Malvina, a immortalisé la
grandeur épique et la profondeur sen-
timentale.

*éloquence
poésie*

Prédominance du cœur

Dans les œuvres d'Ossian, comme dans toutes celles des Bardes et des « File » irlandais que notre siècle a exhumées de quinze et vingt siècles d'oubli, éclate la générosité de sentiment qui montre la prédominance du cœur chez le Celte, prédominance qui explique ce qu'on a appelé les *faiblesses* de son caractère.

Cet être, à l'esprit un peu féminin, à la perception nerveuse et rapide, s'exalte trop vite peut-être et se détermine quelquefois à la légère.

Sensitif et ardent, il ne peut pas toujours échapper à l'influence des causes secondaires, et ses impressions violentes ne lui permettent souvent pas d'analyser les mobiles et de discuter les décisions. Il vit avec intensité dans la minute présente et sa résolution lui est imposée quelquefois par le sentiment plutôt que par la raison.

Lorsqu'il reçoit les démentis amers de l'expérience ou lorsqu'il est rappelé à la dure réalité par de plus patients et de plus réfléchis que lui, il se laisse vite aller à la désespérance.

Mais l'abattement ne dure pas et bientôt il reprend son courage, ses illusions peut-être, et grisé d'espérance et de foi comme l'alouette d'air et de soleil, il repart dans la confiance joyeuse et d'un coup d'aile remonte vers les sommets.

Ses espérances et sa foi dans l'avenir sont aveugles, nous dit-on ! Et qu'importe ! saluons-les quand même, car c'est dans leurs aspirations infinies qu'est la force de vivre.

L'histoire de l'humanité est celle de l'espérance invincible et si, en dépit de tous les mensonges des lendemains, nous n'espérons pas, aurions-nous, comme le semeur, le courage de jeter le grain dans l'obscur sillon de chaque jour ?

On a déjà trop épuisé le trésor de nos énergies morales et il en est trop parmi nous dont le cœur désabusé a d'étranges timidités en face de la vie. Gardons l'optimisme confiant, les enthousiasmes de nos pères et, à l'heure des découragements, répétons-nous, sans crainte de nous tromper, cette pensée profonde qui nous vient d'eux : « celui-là est sûr de se

» tromper le moins qui a l'audace d'es-
» pérer le plus. »

Ne sont-ce pas les enthousiasmes juvéniles de leur caractère qui placèrent toujours les Français à la hauteur des circonstances les plus difficiles et leur donnèrent la force de premier mouvement qui fait les succès rapides et remporte les victoires inespérées ?

Aussi, s'il faut regretter la légèreté, la mobilité que César appelle *l'infirmitas gallorum*, si l'on doit souhaiter que le caractère français, qui en a gardé la trace, demande un peu plus de fixité au génie méditatif des premiers Celtes et à l'esprit philosophique que les Francs lui ont apporté du Nord, nous devons nous garder de bannir l'enthousiasme confiant

qui nous égara quelquefois peut-être, mais fit l'héroïsme de notre race.

D'ailleurs la mobilité des Gaulois n'a pas exclu en eux la constance de l'effort lorsque les événements l'exigèrent, et César, dont la plume n'est pourtant pas suspecte de partialité en leur faveur, dépose devant l'histoire de l'héroïque ténacité avec laquelle ils défendirent leur liberté et leur territoire.

La confiance qu'ils eurent en eux-mêmes, la certitude de la victoire qui les fit résister contre toute espérance, ont été blâmées par l'histoire comme une preuve d'orgueil. Certes, l'orgueil individuel est blâmable ; mais l'orgueil des Gaulois était un orgueil de race, l'orgueil de leur patrie et de leur nom, et cet orgueil, quoi qu'en dise Méla, loin d'être un défaut, est une vertu patriotique.

Nous l'avons conservé dans notre fierté d'être Français.

Ne trouvons-nous pas des motifs légitimes à cette fierté dans la grandeur de nos origines et dans la puissance philosophique, morale et poétique de l'Ame celtique qui, comme je le disais en commençant, a bien créé l'Ame française.

Assurément, il ne reste des croyances et des coutumes celtiques rien d'apparent en nous. L'Ame celtique ne nous a légué aucune forme spéciale et déterminée, mais elle nous a donné une tournure générale de l'esprit, une manière particulière d'envisager l'existence, un désir

secret, même chez les plus sceptiques, de croire et d'espérer, et elle a imprimé un caractère particulier aux sentiments et aux entreprises de la nation.

Les tendances antiques du génie de la Gaule l'ont fait survivre à la défaite, ont conservé son individualité à travers les siècles.

Ce génie, qui, a-t-on dit, n'est pas moins nécessaire à la vie morale de la France que la France à l'éducation du genre humain, représentera toujours l'idéalisme religieux le plus pur, le spiritualisme le plus élevé, l'amour ardent de la patrie et les nobles idées d'affranchissement universel.

Il s'est incarné dans l'Ame celtique et après l'avoir rajeunie du sang robuste des invasions du Nord, après l'avoir enrichie des trésors d'amour et de charité de la pensée chrétienne, il en a fait l'âme vivante de notre glorieuse nation, la

France de Charles Martel, de Godefroy de Bouillon, de Jeanne d'Arc et de Napoléon ; il en a fait l'âme qui, sous l'étincelle de la Révolution, retrouva les ardeurs d'autrefois et inspira l'enthousiasme et la vaillance gauloise à nos soldats improvisés qui, sans pain et pieds nus, couraient en chantant, à la victoire.

Cette âme celtique n'a pas achevé son œuvre par le réveil de 89. Notre pays qui fut le pays idéaliste et spiritualiste par excellence, ne peut pas s'enlizer dans les ornières du matérialisme et du sensualisme.

L'Âme celtique y survivra aux orages de la pensée moderne et, triomphant de tous les fanatismes, elle fera remonter en nous la sève des croyances séculaires et reverdir les branches mortes de nos espérances.

Par delà les ombres accumulées sur notre fin de siècle, il me semble la voir venir vers nous, couronnée de verveine, pour nous dire d'espérer et nous montrer l'aube des temps nouveaux que les conquêtes du spiritualisme scientifique nous permettent déjà d'entrevoir.

Elle ne nous a d'ailleurs jamais abandonnés tout à fait; elle a parlé en notre conscience au milieu même de nos négations et de nos doutes, et c'est elle qui, présente dans nos cœurs, toujours jeune et ardente, les fait vibrer et tressaillir aux seuls mots d'Idéal, de Patrie et de Liberté.



